

L'Electeur

POLITIQUE, LITTERAIRE ET RHÉTORIQUE

Première année. -- No. 29.

A. GUERARD & CIE.

Québec, 1 Decembre 1866.

L'ELECTEUR,

JOURNAL REDIGÉ DANS LES

INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR

UN COMITE DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI,

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Rich.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50. par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinuent devront le faire par écrit un mois avant l'expiration de leur abonnement.

— 00 —

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes

2 insertions	\$ 0.35
4 " "	0.63
8 " "	1.25
24 " "	2.00
48 " "	3.75

Toute annonce n'excédant pas vingt lignes

2 insertions	\$ 0.50
4 " "	0.85
8 " "	1.50
24 " "	3.00
48 " "	5.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, au Bureau de L'ELECTEUR, à

A. GUERARD et Cie.

FEUILLETON DE L'ELECTEUR.

LE 1 DECEMBRE.

L'EPREUVE.

Dans cette rue Duplessis, qui porte à Versailles le nom de ce cardinal qui prépara de longue main le règne de Louis XIV, un jeune homme, M. Léopold Dutilleul, était aux aguets comme un tirailleur, un enfant perdu qui attend le moment de surprendre une sentinelle. Tapi dans l'encoignure d'une porte cochère, il attendait avec la patience singulière aux amants, et qui finit toujours par leur fournir l'occasion qu'ils recherchent, et dont ils savent profiter. Presque en face, du coin où M. Léopold était caché, s'élevait une belle maison que le jeune homme ne perdait pas de vue. La porte de cette maison s'ouvrit, et il en sortit un jeune officier en grand uniforme de hussards. M. Léopold se tint coi, et se laissa passer. Quelques minutes après, un homme âgé sortit encore de cette maison, et dès qu'il eut quitté la rue, M. Léopold s'élança, frappa doucement, et jetant son nom au portier, il monta dans un salon richement décoré, où il était certain de trouver celle qu'il cherchait. Une jeune fille était en effet assise auprès du feu, et tenait dans ses petites mains blanches un livre qu'elle feuilletait plutôt qu'elle ne le lisait. Dès qu'elle aperçut M. Léopold, elle quitta son livre, et le coude appuyé sur le bras de son fauteuil, son menton dans sa main, elle se mit à regarder attentivement le jeune homme.

— Eh bien, Cécile ? dit M. Léopold.

— Eh bien ! mon cher Léopold, dit la jeune fille d'un air triste.

— Vous le voyez, Cécile, je suis perdu, je n'ai plus d'espérance. Cependant, vous m'aimez...

— Est-ce que vous en doutez ? répondit la jeune fille en baissant les yeux.

— Mon Dieu ! non, dit Léopold ; mais je ne doutais pas non plus de votre père : il ne s'était pas engagé avec moi, il est vrai ; cependant il voyait notre amour avec plaisir, et tout me portait à croire qu'il m'accepterait pour gendre. Vous voyez ce qui arrive ?

Le jeune homme s'était rapproché de mademoiselle Cécile, il avait pris une de ses mains, et ses regards, son attitude, ses soupirs, tout annonçaient le plus violent amour.

— Mon cher Léopold, mon père, M. Dubois m'aime par-dessus tout, et il est disposé à donner ma main à l'homme qu'il croira le plus propre, par sa position et par sa fortune ; à faire mon bonheur.

— Mais l'amour ! s'écria le jeune homme.

— Oui, l'amour, reprit Cécile, c'est la seule chose que nous voyons dans le monde, nous qui sommes jeunes ; mais les pères ont d'autres idées, ils mettent l'amour au rang des choses futures et passagères, et...

— Vous pouvez croire que l'amour que j'ai pour vous s'a...

— Mon père, dit Léopold, n'est-ce pas mon père ? ces idées. Vous savez que M. de Marsan, capitaine dans le régiment de hussards nouvellement en garnison à Versailles, est arrivé avant-hier ?

— Oui, et j'ai entendu que votre père et lui furent sortis de la maison, pour m'y présenter ; il m'eût été impossible de me contenir devant ce rival odieux.

— M. le capitaine de Marsan est le fils d'un intime ami de mon père, il est très-lié avec mon frère, qui, comme vous le savez, sert aussi dans la cavalerie. Les deux pères se sont promis d'unir leurs enfants, ou, pour mieux dire, M. de Marsan a demandé cette faveur à mon père, et M. le capitaine de hussards a prétendu qu'il éprouvait une passion violente.

— Et M. Dubois, votre père, n'a rien à refuser à M. de Marsan, père et fils ? demanda M. Léopold avec la pâleur de la colère sur sa figure.

— Rien, répondit mademoiselle Dubois.

— Et vous ?

— Moi, je vous aime, Léopold ; mais j'ai toute ma vie obéi aux ordres de mon père : il veut que j'épouse le capitaine. Sans parler de sa richesse et de ses avantages extérieurs, il me dit qu'un refus le braverait avec M. de Marsan, un ami de trente ans, et que d'ailleurs il pense que M. Gustave de Marsan est le seul homme qui puisse me rendre heureuse ; il ajoute que si je n'obéis pas, il refusera son consentement à tout autre mariage, et qu'il mourra de douleur ?

La voix de mademoiselle Dubois s'affaiblit en disant ces paroles, ses sanglots la suffoquèrent, et elle répandit un torrent de larmes.

— Ainsi vous m'êtes enlevée ! s'écria Léopold, vous que j'aime, vous que j'adore, vous pour qui je donnerais cent fois ma vie et sans qui je ne puis, il me serait impossible de vivre.

— Je serai victime de ma pitié filiale, dit encore Cécile ; j'obéirai, pour ne pas passer pour une fille dénaturée ; mais je vous aime, Léopold, je n'aime que vous.

Alors Léopold se leva, il parcourut le salon d'un air désespéré, puis se rapprochant de la jeune fille, il lui dit :

— Vous ne m'oublierez jamais ?

— Jamais, Léopold.

— Mais vous obéirez à votre père ?

— Je le ferai tous mes efforts pour le faire...

ger de voler ; mais je vous avoue que je n'en vois pas le moyen.

— Je vais vous l'apprendre, dit M. Dutilleul d'une voix sombre.

— Parlez, mon ami.

— Je me charge de tout.

— Vraiment, vous verrez, mon père ?

— Non, Cécile, non, je verrai M. de Marsan.

— Y songez-vous, mon ami ? Faire une querelle dont je serai le sujet, me compromettre, fière de moi le prix du sang, et me condamner aux larmes et au malheur, quelle que soit l'issue du combat ! Non, mon ami, prenons des moyens plus doux. Voyez mon frère, parlez lui de votre amour, et du mien même, je vous le permets. Attaquons en suite M. de Marsan par des considérations plus raisonnables.

Le jeune amant ne voulut point écouter ces conseils, il s'emporta, il dit qu'il ne pouvait pas vivre sans celle qu'il aimait, qu'il comprenait bien que la volonté de M. Dubois ne changerait pas, et que quant à M. de Marsan, il ne changerait jamais d'amour. Cécile était trop belle pour qu'on pût renoncer à elle ; ainsi il fallait en finir, il fallait se débarrasser d'un rival odieux, ou mourir sous ses coups pour terminer ainsi une vie malheureuse.

— Vous m'aimez donc bien ! lui dit Cécile en pleurant.

— Plus, plus, plus, dit le jeune homme, bien, avenir, je donnerais tout pour le bonheur d'un moment. Je suis jeune, et peut-être vivrai-je longtemps ; eh bien ! je donnerais ma vie pour six mois, pour trois, pour deux, pour un. Si ce mois unique je devais le passer avec vous...

— De quel amour me prive mon père ! s'écria involontairement Cécile. Ainsi, ajouta-t-elle, si un malheur imprévu m'arrivait, si je perdais ma fortune, mon père, si l'opinion venait à me trahir et à me calomnier, cet amour serait-tout jours aussi vil ?

— En pouvez-vous douter ? répliqua le jeune homme. Tout mon malheur vient de ce que vous êtes riche, heureuse, honorée ; sans cela M. de Marsan ne vous rechercherait pas, et nous serions heureux.

— Ecoutez, Léopold, reprit la jeune fille, mon mariage avec M. de Marsan est résolu, mais il n'est pas achevé, nous avons du temps encore ; différez donc des projets de vengeance qui me font frémir, et permettez-moi de tenter un dernier effort auprès de mon père.

— M. Léopold Dutilleul sortit le cœur ulcéré, et loin de suivre le conseil de celle qu'il aimait, son premier soin, en rentrant chez lui, fut d'écrire un cartel à son rival. Il cacheta la lettre et mit soigneusement l'adresse, et se coucha plein de ces idées de duel qui troublent le sommeil. Sa nuit fut agitée ; il dormit mal, et se levant son domestique le trouva levé.

— Portez cette lettre à son adresse, dit-il.

Le domestique lut l'adresse, et il répondit à M. Dutilleul.

— M. de Marsan est dans sa chambre, il demande à parler à monsieur.

— Faites entrer.

— L'officier de hussards entra, et salua le jeune homme d'un air respectueux. Il avait son uniforme, et son salut fut accompagné de politesse la plus courtoise.

— Monsieur, dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne suis pas certain de vous ; cependant dans la situation où nous sommes l'un et l'autre, vous devez trouver ma visite tout simple.

— M. Dutilleul fit un grand salut. L'officier continua.

— Mon père est l'ami intime de M. Dubois, je suis fort lié avec son fils, qui sert dans le même régiment que moi. Mon père a désiré me faire